

Groupe de cocotiers sur la route de Colombo à Pointe de Galle. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Ceylan (suite). — Mœurs et coutumes autour d'Anouradhapoura. — Autres cités ruinées de l'île. — Les fièvres des jungles.
Retour à Colombo.

Voué aux ruines et aux débris du passé, le district d'Anouradhapoura est le seul de toute l'île où en 1862 fleurissaient encore en pleine vigueur les anciennes lois cinghalaises sur le mariage et les successions. Il est peu de pays où les mœurs soient, sous ce rapport, aussi curieuses. Les hommes, dès l'âge de seize ans, peuvent, sans le consentement paternel, former à leur convenance des engagements matrimoniaux. Quand les parents d'une jeune fille ont fait connaître au public par la célébration d'une fête spéciale de famille que leur enfant est mariable, tout prétendant à la main de

la demoiselle peut, par l'intermédiaire d'un oncle ou d'un cousin, ouvrir des négociations avec ladite famille. Lorsque les plénipotentiaires ont été reçus favorablement, le père du jeune homme va lui-même prendre des informations et s'enquérir de la dot. Si l'union paraît sortable, la demande en règle a lieu, et les parents de la jeune personne doivent faire à leur tour leur visite, durant laquelle ils prennent aussi des renseignements sur la position du prétendant. Il reste ensuite à s'assurer que la future n'a ni maladie, ni vices constitutionnels; c'est un devoir qui incombe à la mère du jeune homme. Immédiatement après l'enquête, celui-ci envoie un présent de feuilles de bétel

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81 et 97.

dont l'acceptation constitue un engagement obligatoire. Le jour et l'heure des noces sont alors déterminés par l'astrologue qui, avant les dernières démarches dont nous venons de parler, a dû comparer l'horoscope des deux futurs époux, et constater si les influences planétaires ne s'opposent point à leur union ; la réponse est généralement affirmative. La noce a lieu dans un *mandou* ou édifice temporaire de bambou, tapissé de nattes, qu'on élève près de la demeure de la fiancée. C'est là que se tiennent les hommes, tandis que les femmes mangent seules dans l'habitation. Le jour des noces, le fiancé, accompagné de tous les amis et serviteurs qu'il a pu réunir, se rend chez sa fiancée avec des cadeaux, tels que bijoux, étoffes, fruits et mets de toute sorte. Un esclave, qui l'attend à la porte, lui lave les pieds. Le chef de famille le prend alors par la main et le fait asseoir sous le mandou ; les femmes suivent la mère de la future dans l'intérieur de la maison, où, après le repas, a lieu la cérémonie nuptiale.

Au centre de la pièce principale, sur une estrade tendue de toile blanche, est placé un monceau de riz, en forme de cône ; de jeunes cocos, des régimes de bananes et des feuilles de bétel l'entourent ; des pièces d'or, d'argent et de cuivre forment son couronnement. Au moment propice soigneusement indiqué par l'astrologue, on sépare un des cocos en deux d'un seul coup et la jeune fille entre sous la conduite de sa mère et d'une proche parente, chargée elle-même d'une nombreuse lignée. Lorsqu'elle est montée sur l'estrade, la figure tournée vers le point du ciel où se trouve l'astre qui préside à l'union, elle reçoit des mains de son fiancé les bijoux de noce dont elle se pare aussitôt. La mère prend pour elle les étoffes ; les dons faits avant le mariage sont la propriété de la femme et ne peuvent être réclamés sous aucun prétexte. Dès que la toilette de la fiancée est achevée, elle distribue des feuilles de bétel à toutes les personnes présentes ; le fiancé s'avance ensuite, verse sur elle un peu d'huile de bois de sandal ou d'essence de cannelle et tire un fil de son comboye avec lequel le père d'un des conjoints lie leurs petits doigts. Le fiancé fait descendre la jeune fille de l'estrade et, après quelques pas, ils séparent leurs mains en brisant le fil. Le nouveau couple se rend aussitôt accompagné de ses plus proches parents dans une autre salle où ils trouvent un repas préparé ; comme preuve de l'égalité de leurs castes, ils prennent leur nourriture dans le même plat. Le festin terminé, le jeune époux jette dans ce plat quelques pièces de monnaie. La nappe et diverses offrandes deviennent la propriété du blanchisseur de la famille. Jusqu'au troisième et même souvent jusqu'au septième jour après le mariage, les nouveaux époux conservent jour et nuit leurs vêtements de noces : aux mêmes jours aussi les parents de la mariée apportent des présents de fruits, de riz, de carry, de fleurs ; l'estrade est dressée de nouveau et les conjoints s'y assoient. Il n'est pas rare de voir des familles dépenser en cette occasion leurs économies de plusieurs années. La polygamie n'a pas cours

parmi les cinghalais, mais une coutume bien plus extraordinaire, la polyandrie, permise par les lois et la religion, était pratiquée dans tout le pays jusqu'au décret promulgué à Kandy par les Anglais en 1859. Aujourd'hui ces sortes d'unions ne sont plus reconnues légales, mais dans le district d'Anouradhapoura l'ancienne coutume persiste sous la tolérance de l'administration. La polyandrie est la conséquence de la misère et de la paresse et le résultat des malheurs publics qui ont désolé Ceylan depuis le cinquième siècle. La vie en communauté est moins chère que la vie de ménages isolés et on n'avait pas à redouter dans ces unions de donner le jour à des enfants que la faim eût emportés. Du reste les filles étaient mises le plus souvent à mort ; on leur introduisait un épi de riz dans la gorge le jour de leur naissance.

D'Anouradhapoura, je m'enfonçai dans la jungle pour aller visiter le célèbre étang de Kalawévé, qui se trouve dans le sud-ouest. Créé en 459 après Jésus-Christ par Dhatou-Séna, il avait une circonférence de quinze lieues ; l'endiguement transversal ajouté au terrassement latéral du Balalouwévé a une longueur de près de cinq lieues. La base du talus mesure soixante mètres, le sommet huit mètres ; l'empierrement intérieur existe encore. La profondeur était de six mètres, près du talus. Il y avait sept décharges pour le trop-plein, je n'ai pu en retrouver que deux dans les décombres. Ce sont des puisards de quatre mètres de côté et de cinq mètres cinquante centimètres de profondeur construits avec d'énormes blocs de granit.

Je pourrais encore citer entre beaucoup d'autres, les restes du lac de Prakrama, situés à Elléhava près de Matella, où une digue de dix lieues de long retient les eaux de l'Ambanganga. Des canaux relient cette mer intérieure au lac de Minery, qui a huit lieues de tour et offre au voyageur un point de vue charmant.

Dans aucun pays, le régime des eaux n'avait atteint un tel développement. Aucun pays, au reste, n'a plus besoin d'irrigation artificielle que les provinces du nord de Ceylan et le Deccan ; les pluies y sont rares et non périodiques. La culture du riz, qui est la base de l'alimentation des peuples asiatiques, exigeait la création de vastes réservoirs pour fertiliser des sables qui, sans arrosage, eussent été stériles.

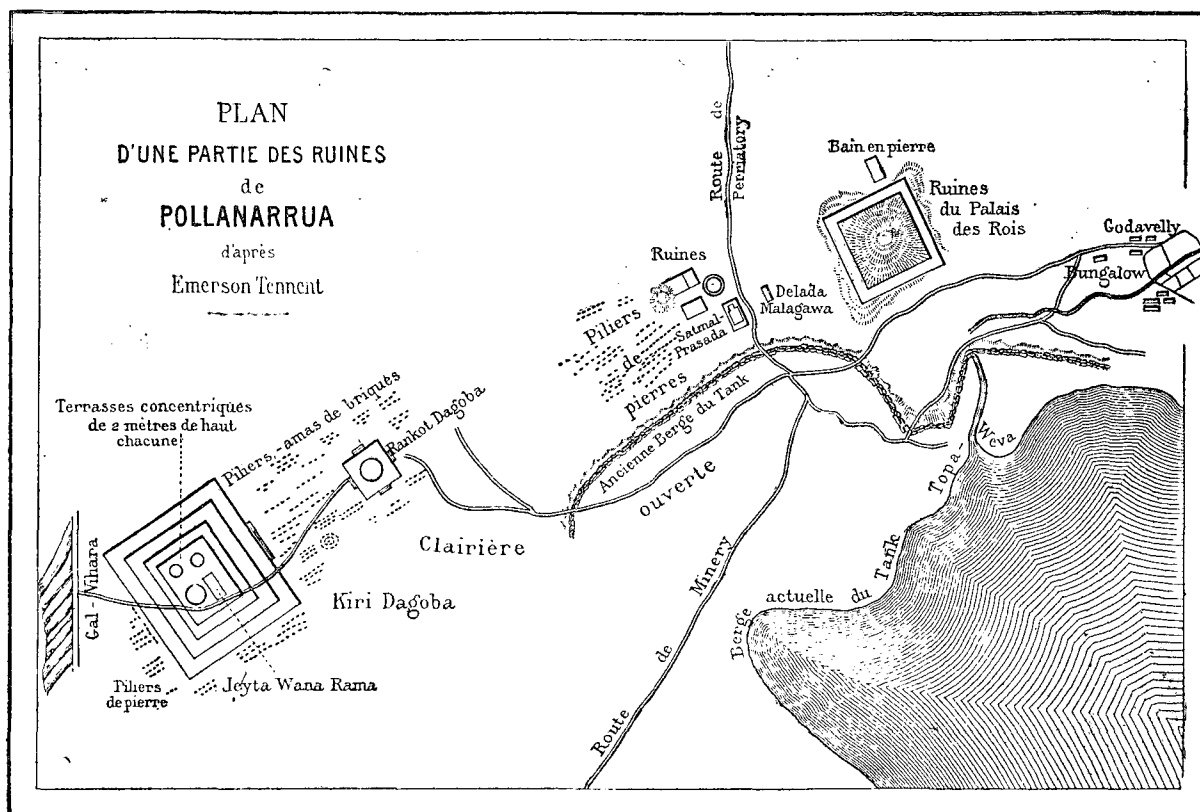
Des profondeurs de ces jungles, je revins sur la route de Damboul pour aller à Nihintéla à trois lieues d'Anouradhapoura. On donne ce nom à deux collines hautes de trois cents mètres et isolées au milieu de la plaine sur lesquelles séjourna, suivant la tradition bouddhiste, le fameux missionnaire Mihindo, fils du roi Açoka. Trois thoupos couronnent ces collines ; un escalier de sept cents marches, en partie creusé dans le roc, conduit aux ruines d'un petit ermitage, à l'entrée duquel sont deux plaques de granit couvertes d'une inscription en ancien caractère cinghalais, relatant les règlements du monastère de l'Ettviharé dont dépendait l'ermitage. Le thoupo s'élève au centre d'une plate-forme circulaire ; il est en bon état de conservation ;

sa hauteur est d'environ onze mètres et son diamètre de neuf. Il est entouré de deux rangées circulaires de colonnes octogones qui jadis, suivant le Mahawanso, supportaient un toit; les chapiteaux sont gracieux et ont la forme d'une tulipe; les sculptures de l'abaque représentent des Yakkhos, des oies et des lions.

Après avoir gravi deux cent vingt-cinq marches de plus, soit neuf cent soixante-dix-sept en tout, j'arrivai enfin au sommet de la colline, que couronne un amas informe de briques; c'est là qu'était jadis le dagoba d'Éttviharé, construit sur les reliques de Mihindo vers l'an 220 avant Jésus-Christ. La hauteur actuelle du monument ruiné est de dix-huit mètres cinquante centimètres, le diamètre de la base de seize mètres; de là on a une vue étendue et fort belle sur les plaines en-

vironnantes que couvrent de vertes forêts et quelques rizières. Sur le sommet de la deuxième colline, la plus élevée des deux, sont les ruines du Saïgliri auxquelles conduisait un escalier de dix-huit cents marches, suivant le Mahawanso, escalier aujourd'hui perdu dans les ronces. Ce thoupo fut bâti, en l'an 9 après Jésus-Christ, par Mahadatiko-Mahanago, qui le fit couvrir d'étoffes blanches ornées de pierres précieuses et qui y célébra des fêtes splendides. En cette occasion, depuis la rivière Kadambo qui coule près d'Anouradhapoura jusqu'au sommet de la colline, sur un espace de trois lieues, on étendit un tapis pour que les pèlerins pussent arriver au thoupo sans avoir les pieds souillés de poussière.

Des fièvres paludéennes très-violentes que je con-



Gravé par Erhard.

tractai, en étudiant les ruines éparses dans les jungles malsaines d'Anouradhapoura, et qui ne me quittèrent pas pendant plus de trois ans, me forcèrent de retourner au plus vite à Colombo. Je regrettai vivement de ne pouvoir visiter les monuments de Pollanarrua, qui a été la capitale de l'île depuis Aggrabodhi IV en 769 jusqu'en 1318. Les édifices, qui attirent encore aujourd'hui l'attention des voyageurs, sont dus à Prakrama-Bahou I^{er} (en 1153) et à Kirti-Missanga. Le nom de Pollanarrua vient, suivant les traditions, de *polon*, nom cinghalais d'un serpent venimeux, et de *na*, serpent à lunettes; ces animaux se seraient disputé en ce lieu la suprématie divine. Pollanarrua est au sud-ouest de Trincomalie, au milieu de la jungle, à trente kilomètres d'Habébourne, en passant par le lac

de Minery, ou à cent vingt-cinq kilomètres de Kandy. Cette ville date des premiers siècles de la monarchie cinghalaise, puisque dès 369 après Jésus-Christ les annales y mentionnent l'établissement d'un étang par Oupatissa, et qu'en 651 Sri-Sangabo y bâtit un palais, et y résida pendant le court espace de temps qu'un usurpateur occupa son trône. Les monuments, abandonnés depuis le quatorzième siècle à l'influence destructive du climat et du temps, sont, d'après l'opinion d'Emerson Tennent, les ruines les plus remarquables de Ceylan. Toutes ces colonnes de pierre, ces marches de granit, ces statues, ces bas-reliefs, épars au milieu d'une jungle inhabitée, dans un rayon de plusieurs milles de la capitale, rappellent au voyageur que, dans ces forêts, repaires d'éléphants et de panthères, il existait jadis une

citée riche et florissante, à une époque où les contrées du nord de l'Europe sortaient à peine de la barbarie.

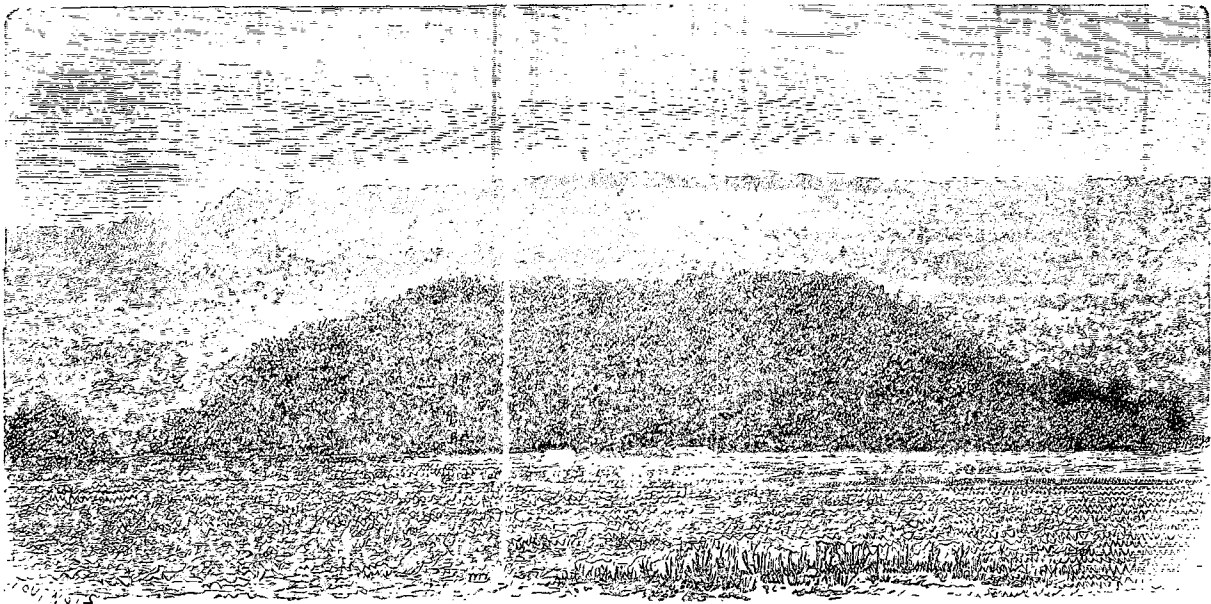
Voici la description succincte de ces ruines d'après le livre classique d'Emerson Tennent :

La plupart des monuments de Pollanarroua bordent une rue en terrasse ayant un mille de longueur. Le palais du roi n'est plus qu'un vaste éboulement envahi par les plantes parasites. Sous le règne de Prakrama, son fondateur, la ville et les faubourgs mesuraient, dit-on, neuf *gows*, ou dix lieues en longueur sur quatre en largeur.

La ruine la mieux conservée est le chaïtiya ou temple bouddhiste, connu sous le nom de Jayta-Wana-Rama, dont le style architectural et la disposition rappellent nos églises chrétiennes. Cet édifice a deux rangées de fausses fenêtres ogivales. Il contient deux salles. En face de la porte s'élève, appuyée au mur, une statue gigantesque du Bouddha, haute

de douze mètres. La longueur actuelle de l'édifice est de quarante-cinq mètres et la hauteur de plus de quinze. Ces murs, fort épais et formés de briques et de mortier, étaient autrefois recouverts d'un stuc décoré d'ornementations diverses. Il est dans le style des constructions de l'Inde; les arabesques et les fausses fenêtres ogivales montrent qu'il a été érigé sous la direction de ces artistes tamouls que les princes du douzième siècle envoyèrent chercher dans l'Inde, à cause de la décadence dans laquelle les arts étaient tombés à Ceylan depuis plusieurs siècles. C'est un des rares exemples d'ancien édifice en matériaux rapportés que l'on possède aujourd'hui en Asie. La forme de la construction rappelle celle des temples souterrains ou chaïtiyas creusés dans le roc.

Ce temple n'était éclairé que par une seule ouverture, pratiquée au-dessus de la porte d'entrée, qui concentrait tous les rayons du soleil sur la tête de la



Figier multipliant dans les jungles de Ceylan. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

statue, laissant le reste dans une demi-obscurité. Le toit devait former une voûte ogivale.

Près de Jayta-Wana-Rama se dresse un énorme rocher devant lequel sont érigées trois statues, représentant le Bouddha dans les trois positions orthodoxes : méditant, prêchant et plongé dans le nirvana ; la statue du Bouddha mort mesure onze mètres cinquante centimètres. Une grotte, soutenue par deux colonnes, a été creusée entre les autres figures ; c'est le seul exemple en ce lieu d'un temple souterrain. Le Rankout est un dagoba, connu aujourd'hui sous le nom de Thoupaparama ; il fut bâti par la seconde femme de Prakvama-Bahou ; il se terminait jadis par un parasol en or. Ce tope est maintenant caché par les ronces ; il a environ cinquante mètres de hauteur et cinquante-huit mètres de diamètre et est entouré de huit cellules, qui ont dû être ajoutées par Nissanga. Au thoupo de Sanchi, dans l'Inde, on retrouve ces cellules, destinées aux moines

chargés des offices, qui ont été construites lors de la corruption du bouddhisme.

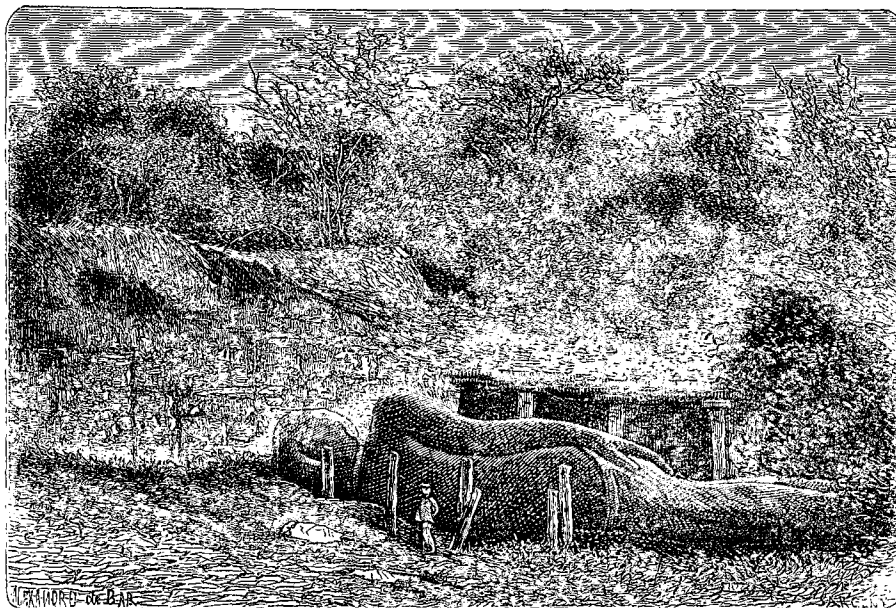
Le Banaghi, édifice où se lisaient les livres sacrés du culte bouddhique, mérite de fixer l'attention par la balustrade toute particulière qui l'entoure ; elle est formée de supports verticaux en pierre dans lesquels sont insérées deux rangées de barres en pierres horizontales : à Sanchi, une balustrade du même genre est placée autour du thoupo.

Les édifices de Pollanarroua ne sont pas du style cinghalais primitif ; on y reconnaît l'imitation des monuments indo-musulmans, et l'ornementation, plus élégante, plus compliquée, n'a pas la grandeur simple des premiers temps ; il n'existe aucun lien qui unisse l'ancien style et le nouveau.

Dans les forêts qui s'étendent entre ces ruines, et Batticola d'une part et la route de Trincomalie de l'autre, vivent les Veddahs, tribus sauvages qu'un

voyageur ne doit pas négliger de visiter. Les Veddahs sont les aborigènes de Ceylan, les descendants authentiques des Rakchasas du Ramanaya et des Yakchos du Mahawanso; rebelles à la domination venue du continent voisin, ils ont gardé jusqu'à ce jour leurs

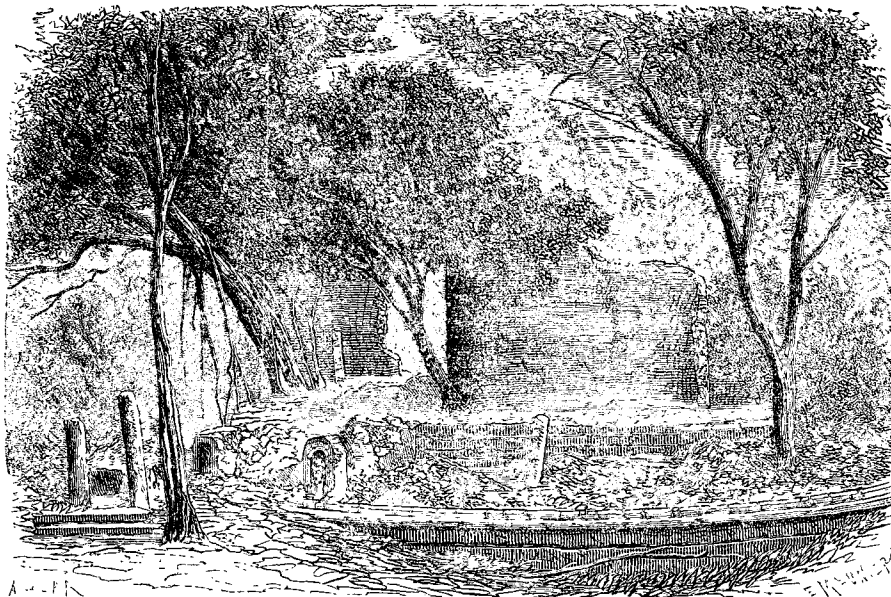
mœurs primitives. Vingt-quatre siècles ont passé développant autour d'eux la civilisation, sans les arracher de leur barbarie native; ils errent au milieu des jungles, fuyant toute société, et cherchent un abri dans les trous des rochers; de petite stature, ils sont forts et actifs; ils



Gal-Vihara, à Pollanarroua. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

vivent du produit de leur chasse, surtout de singes et de gros lézards, d'ignames et de miel sauvage. Au bétel, les Veddahs substituent certaines écorces qu'ils se plaisent à mâcher. Les fibres et les feuilles des arbres

leur fournissent leurs vêtements. L'arc est la seule arme dont ils se servent; de là le nom de Veddahs, qui signifie archers. S'ils ne sont plus cannibales, ils ont d'autres vices des sauvages,—la polygamie entre autres,



Construction circulaire, à Pollanarroua. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Après une année de cohabitation, le mari a le droit de renvoyer sa femme chez ses parents sans explication. Ils sont voleurs et ne reculent pas même devant l'assassinat. Le meurtrier n'est condamné qu'à une amende de trente francs, somme équivalente au prix d'un esclave.

Les Veddahs croient à l'existence d'un dieu tout-puissant; mais ce dieu ne leur inspire aucune crainte: leurs prières s'adressent toujours aux génies des forêts et des eaux. Ils s'imaginent que les âmes de leurs parents décédés viennent sur la terre et ont le pouvoir

de leur nuire; aussi ont-ils souvent recours à des conjurations pour apaiser leurs mânes.

Depuis quelques années, le gouvernement anglais est sorti de son inaction et s'efforce d'introduire parmi ces Veddahs des éléments de civilisation. Mais de l'aveu des missionnaires anglicans, qui, après avoir visité ces peuplades, ont donné des détails sur leurs mœurs curieuses, on aura de la peine à lutter contre leurs habitudes invétérées d'indépendance et on éteindra difficilement en eux l'amour de la vie errante.

Nous venons de parler des Veddahs des forêts, il en est d'autres qu'on peut appeler Veddahs des villages et Veddahs des côtes; ceux-ci, s'étant trouvés plus souvent en contact avec leurs frères civilisés, ont des mœurs moins sauvages, sont plus hospitaliers et habitent des villages autour desquels ils cultivent des petits champs. Ils échangent du gibier desséché, de la cire, des cornes de cerf, de l'ivoire, contre du riz et autres objets de première nécessité.

De Kandy, je m'empressai de revenir à Colombo, où, en proie à des accès de fièvre se renouvelant incessamment, je dus rester trois mois à me soigner, sans obtenir une guérison radicale. Lorsque mes forces me le permettaient, j'allais me promener dans les anciennes plantations de cannelle, situées près de mon bengalaw.

Le monopole du commerce de cannelle, dont les Portugais et surtout les Hollandais s'étaient montrés si jaloux, est depuis longtemps aboli; jadis les peines les plus sévères étaient édictées contre ceux qui endommageaient un arbre ou cherchaient à en exporter l'écorce. Le gouvernement anglais, qui maintint d'abord ce monopole jusqu'en 1832, remplaça la prohibition par des droits d'exportation qui, de trente-cinq francs soixante-quinze centimes, tombèrent, en peu de temps, à un franc vingt-cinq centimes, et furent totalement abandonnés en 1840; mais il était trop tard: la culture du cinnamomum cassia s'était étendue, et les marchés d'Europe l'avaient adopté. Cet arbuste, originaire de Chine, se cultive à Java, et son écorce est livrée au commerce à un prix inférieur à celui auquel on peut se procurer la vraie cannelle de Ceylan, le *coroundon* des Cinghalais; aussi, quoiqu'elle n'en ait ni l'arome ni la finesse, elle est entrée dans la consommation. Les planteurs cinghalais ont dû dès lors restreindre les frais de culture. Au lieu de plantations dont les arbustes sont émondés avec soin, je n'ai trouvé que des cannelliers abandonnés à eux-mêmes et envahis par des plantes grimpantes et parasites. J'ai surtout remarqué dans ces champs le *Nepenthes distillatoria*; ses feuilles, dont l'extrémité s'allonge en forme d'urne fermée par un couvercle, m'ont frappé par leur forme bizarre. Cette plante est originaire de la Polynésie; les Malais, dans leurs migrations, l'ont introduite, à cause de ses vertus médicinales, dans tous les pays où ils se sont établis. A Madagascar même, j'ai retrouvé la même plante cultivée avec soin par les Ovas.

Le cannellier prospère dans la partie de la côte ouest de Ceylan, comprise entre Caltoura et Negombo,

là où un sable quartzeux, provenant des détritiques des roches granitiques et schisteuses, repose sur des couches argileuses; un climat humide est favorable à son développement. Les environs de Colombo, qui sont bien abrités, et jouissent d'une température égale, chaude et humide, conviennent admirablement à sa culture; l'écorce se récolte en mai et en juin. De temps immémorial, c'est toujours la même caste, les Chalyas, qui font cette opération. Ces Cinghalais, obligés, dès la plus haute antiquité, de payer annuellement au roi de Kandy un impôt en écorce de cannelle recueillie dans les forêts de l'île, ont toujours été employés, par les Hollandais et les Anglais, à ce travail. Tantôt on dégage la partie rugueuse de l'écorce avec des couteaux et on les sépare ensuite de la tige au moyen d'un instrument d'une forme particulière, tantôt on enlève les écorces entières et on les lie en masse, de manière à faciliter une fermentation sous l'action de laquelle la partie extérieure se détache; l'écorce, mise alors à sécher, s'enroule sur elle-même et on en compose des faisceaux du poids de treize à quatorze kilogrammes. La plante se propage par boutures ou marcottes.

Il n'y a pas longtemps que quatre-vingts hectares plantés en cannelliers produisaient annuellement plus de deux cent quarante mille kilogrammes de cannelle, d'une valeur de trois millions cinq cent mille francs. Aujourd'hui, cinq cents hectares produisent à peine une moyenne de quatre cent mille kilogrammes, qui représentent un million de francs; ces chiffres suffisent pour montrer quelle dépréciation a subi cette épice sur les marchés européens et combien peu de soin on donne aujourd'hui à cette industrie, puisqu'une surface six fois plus étendue ne produit pas le double des anciennes récoltes.

La malle-poste qui fait deux services, un de jour et un de nuit, me ramena en dix heures de Colombo à Pointe de Galle; sur toute la route je ne pus me lasser d'admirer la forêt de cocotiers qui forme une ceinture de verdure à cette partie de l'île, et dont les troncs élevés me laissaient apercevoir, çà et là, l'azur de la mer. Il est peu de pays dont les côtes soient aussi pittoresques. Le cocotier est un arbre utile entre tous; un Oriental se plaît à énumérer les usages auxquels on emploie ses diverses parties. Dans les annales cinghalaises, on trouve son nom cité dès cent soixante et un ans avant Jésus-Christ, mais il semble aussi avoir été inconnu jusqu'à la fin du onzième siècle (1153) comme fruit comestible. Dès lors chaque hutte fut abritée par ces élégants palmiers. Les plantations systématiques n'ont commencé qu'en 1841 sur la côte sud-ouest, à Jaffna et à Batticaloa. On élève aujourd'hui le cocotier en pépinière, et on le transpose; durant les quatre premières années, il faut l'arroser journellement et il est souvent nécessaire de remplacer beaucoup de pieds. Les ouvriers chargés d'une jeune plantation reçoivent, lorsqu'elle est en plein rapport, cinq francs par arbre ou ont la jouissance de la moitié du produit; un hectare

est généralement planté de deux cent quarante cocotiers qui donnent un revenu annuel variant de soixante à cent quatre-vingts francs. Chaque arbre porte par an de vingt-cinq à soixante-quinze cocos. Si une plantation de cocotiers ne donne pas immédiatement de revenus, elle n'en est pas moins, après quelques années, une propriété de grande valeur qui ne nécessite ultérieurement aucun frais. On retire de la noix de coco l'amanse sèche ou coprah et on en extrait une excellente huile à brûler; les fibres de la coque servent à fabriquer des cordes dont l'exportation est importante; les feuilles tressées, ou *cadjanes*, se vendent de deux francs à deux francs cinquante centimes pour couvrir les maisons, faire les enclos, les abris, etc. Ce sont là les principaux produits marchands, mais en outre le bois sert à la construction des huttes et à l'établissement des conduites d'eau; le fruit se mange vert ou mûr. Il est d'autres usages qu'il serait trop long de citer. On comptait en 1863 plus de treize mille cinq cents hectares plantés en cocotiers par les Européens et environ quarante-cinq mille plantés par les Cinghalais; les côtes sablonneuses conviennent à la culture de ce palmier, et de Colombo à Galle on peut en voir d'innombrables dont les racines sont baignées par les vagues.

A moitié chemin, je traversai la rivière qui descend du district gemmifère de Ratnapoura où dans des dépôts d'alluvion on trouve des rubis, des saphirs, des hyacinthes, etc.

La ville de Pointe-de-Galle (du mot cinghalais *galla*, roche) est bâtie sur une presqu'île de la côte sud de Ceylan; elle doit sa prospérité et sa richesse à l'entrepôt de charbon qui y est établi pour les steamers anglais et français allant en Chine, en Australie ou dans l'Inde. Quant on vient des plages arides et sablonneuses de Suez et d'Aden, on est fortement impressionné du spectacle que présente la baie de Galle; rien de plus riant ni de plus pittoresque ne peut frapper les yeux. Les collines verdoyantes dont les flancs sont chargés d'arbres séculaires, les cocotiers qui penchent leurs cimes gracieuses vers la mer, les nombreux navires à l'ancre: steamers européens, daous arabes à proue relevée, pétamars et dhoneys du continent et des Maldives, à forme massive, entre lesquels circulent les légères pirogues à balancier, puis les murailles du fort noircies par des plantes parasites, qui s'élèvent à l'ouest de la rade, tout intéresse et charme dans ce grand paysage.

Le port de Galle n'offre point un ancrage sûr durant les moussons sud-ouest.

Quelques historiens pensent qu'il a été fréquenté de temps immémorial par les navires de Tyr et de Judée; on ne peut du moins mettre en doute qu'il était, dès longtemps avant notre ère, le centre où les navires d'Arabie et de Perse venaient échanger leurs produits divers avec ceux de la Chine, de Java et de l'Inde.

La ville de Galle est enfermée dans des murailles bâties comme toutes les fortifications de l'île par les Hollandais. Elle est presque exclusivement formée d'hô-

tels et de maisons occupées par les employés du gouvernement. Ces maisons sont toutes basses avec des varangues sur la rue, que des nattes épaisses garantissent du soleil et des regards indiscrets des passants. On trouve partout des Maures et même des fils d'Israël qui viennent vendre des bijoux, des pierres précieuses, de petits ouvrages en bois d'ébène, en ivoire, en écaille, le tout à des prix exorbitants. Il faut en outre se défier des pierres fausses qu'ils mêlent communément et dans de grandes proportions aux pierres fines véritables.

Les pauvres voyageurs payent le plus souvent sans hésiter la somme demandée; de ce que Ceylan possède des mines de pierres précieuses et est peuplée de troupes d'éléphants, ils croient que les gemmes et l'ivoire doivent y être à meilleur marché que partout ailleurs. C'est une grave erreur.

Les Maures sont à Ceylan depuis le commencement du huitième siècle. Ce sont les descendants de tribus dissidentes, qui, chassées d'Arabie par la tyrannie du calife Abdul-Melek-Ben-Merwen, formèrent divers établissements dans l'Inde et à Malacca; leur vie plus active, leur nourriture plus substantielle, leur religion plus conforme que le bouddhisme à l'esprit humain, leur morale plus élevée que celle des Civaites, sont autant de causes qui ont eu une influence marquée sur leur constitution physique et sur leurs mœurs. Ils sont robustes et braves; leurs traits mâles et expressifs leur donnent un air réfléchi et exempt de servilité.

De tous les habitants de l'île, ce sont certainement les plus industrieux; ils se sont toujours livrés au commerce. Fidèles en principe à l'islamisme, ils ont mêlé à leurs pratiques religieuses beaucoup des superstitions empruntées aux cultes de l'Inde.

C'est dans l'est de Galle, surtout à Hambanglotte, que se pêchent les carets (*chelonias imbricata*). La carapace de ces tortues marines fournit l'écaille, qui est pour Ceylan une branche de commerce importante. On les prend lorsqu'ils déposent leurs œufs sur le rivage, ainsi que l'a constaté M. Tennent. Les Cinghalais croient que l'écaille n'a de valeur qu'autant qu'on l'enlève à la tortue encore vivante; aussi suspendent-ils la malheureuse bête au-dessus du feu jusqu'à ce que les écailles se détachent, puis ils la relâchent dans la mer; le même animal, oubliant le supplice passé, revient, disent-ils, s'exposer de nouveau à la torture.

Dans les îles de la Polynésie, comme à Madagascar, on tue l'animal, et l'écaille s'obtient en plongeant la carapace dans l'eau bouillante; par ce procédé, elle est plus belle.

En suivant la côte sud de Ceylan, on rencontre, à cinq milles dans l'est de Matoura, le cap le plus méridional de l'île (Dondera Head), où s'élevait, dès l'an 2387 avant Jésus-Christ suivant les chroniques cinghalaises ou en 1800 selon certains historiens, un temple dédié à Rama en commémoration de sa victoire sur Ravana et de la conquête de Lanka. Il n'en reste qu'une colonne dont le fût est alternativement carré et poly-

gogne. Plus tard, on bâtit à la même place un temple en l'honneur de Vichnou, temple magnifique qui fut détruit en 1587 par les Portugais, et dont les ruines n'offrent plus aucun intérêt.

Départ pour Bombay. — Le cap Comorin. — La côte de Malabar.
La ville de Bombay.

Malgré la salubrité reconnue de la côte sud-ouest de Ceylan, je ne pouvais dompter la maladie; les ac-

cès de fièvre se succédaient sans interruption, et j'avais perdu toute force. On me conseillait un voyage à Nioura Ellia, village situé dans la région des montagnes à une altitude de dix-neuf cent quarante mètres; la fraîcheur et la pureté de l'air y attirent les malades des terres basses qui ne peuvent, à raison de leur position, aller chercher la santé en Europe. Je préférerais quitter le pays et me rendre à Bombay.

Je m'embarquai sur un des steamers de la compa-



Juives de Ceylan. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

guie anglaise *Birmah* qui font chaque mois le service entre Singapore (péninsule malaye) et Bassorah (golfe Persique), en relâchant sur les côtes de Birmanie, de Coromandel, de Malabar, d'Arabie et de Perse. Ces moyens de communication prompts et faciles sont d'une grande utilité pour le développement du commerce et de l'industrie de ces divers pays; ils exercent même une influence notable sur le caractère moral et

les préjugés des peuples qu'ils mettent en rapport; le contact journalier d'hommes de race et de religion différentes, mais de mœurs à peu près identiques, aura assurément un effet puissant sur la civilisation de l'Orient et opérera des changements que le temps n'a pu amener jusqu'ici.

Nous doublons d'abord le cap Comorin, cap célèbre dans les voyages maritimes de l'antiquité. Les flottes

qui partaient annuellement de la mer Rouge ou du golfe Persique profitaient des moussons favorables pour visiter les côtes de la péninsule indienne, et c'était de ce cap qu'elles se dirigeaient vers Ceylan qui, par sa position géographique, était, dès les temps les plus reculés, l'entrepôt naturel du commerce de l'Orient avec les peuples de l'Occident. L'auteur du livre de l'Exode cite la cannelle comme un des parfums qui entraient dans la composition des huiles saintes; on

retrouve mentionnée, dans les Proverbes et les Cantiques, la précieuse écorce qui était probablement exportée de Ceylan. C'est l'Inde qui fournissait également l'ivoire, les singes, les plumes de paon dont parle la Bible et qui sont dénommés au livre des Rois, x, 22, *ibha, kapi, tuléhim*, mots empruntés au sanscrit. Lorsque Ézéchiél parle du bois d'ébène comme d'une marchandise rapportée de la même région que l'ivoire, ne veut-il pas parler aussi d'une des importa-



Juifs de Ceylan. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

tions faites par les navires qui se rendaient dans l'Inde en doublant le cap Comorin ?

Nous côtoyons les États du rajah de Travancore qui est tributaire des Anglais, et nous mouillons pendant quelques heures à Cochin, ville habitée par des Juifs émigrés de Jérusalem. Les maladies cutanées, la lèpre, l'éléphantiasis sont communes dans ce petit pays; on les attribue à la mauvaise qualité de l'eau, mais il me

semble qu'elles proviennent plutôt des habitudes dissolues et de la malpropreté extrême des habitants.

Rien de plus agréable qu'un voyage en steamer, lorsqu'on ne perd pas la terre de vue. Je ne me lassais pas d'admirer les belles montagnes couvertes de forêts séculaires qui se déroulaient en une longue chaîne le long de la côte, les terres basses chargées de riches moissons, dont la verdure contrastait avec

l'azur des flots, les petites villes qui se succédaient sans interruption et dont les maisons blanchies à la chaux se détachaient vivement sur le fond pittoresque des pentes boisées.

La côte du Malabar a un aspect différent de la côte de Coromandel. Ce ne sont plus des déserts de sable semés, çà et là, de quelques bouquets de lataniers ou fertilisés à grand-peine par l'industrie de l'homme. Les ghauts occidentales sont exposées à toute la violence des moussons du sud-ouest qui soufflent pendant six mois consécutifs et sont fécondées par les pluies torrentielles qui arrosent le sol à cette époque de l'année; aussi contiennent-elles, avec certaines régions des monts Himalayas les sites les plus pittoresques de l'Inde. Les moussons nord-est dont la côte orientale ressent principalement l'influence, y sont au contraire chaudes et sèches; elles calcinent la terre, et la patience indoue a pu seule transformer en campagnes fertiles les sables arides du Coromandel.

Jetons, en passant, un coup d'œil sur Honawar, village auprès duquel on admire les belles cataractes de Gerseppa, et, continuant notre route vers le nord, arrêtons-nous à Panjim; c'est le nom que porte aujourd'hui Goa. Les Portugais ne possèdent plus, des vastes colonies qu'ils avaient fondées dans l'Inde, que le petit coin de terre où est bâtie cette ville; car Daman et Diu ne méritent pas d'être mentionnées. Toute leur ancienne puissance s'est évanouie dans l'Inde comme ailleurs.

Goa est une petite ville sans importance où quelques églises attirent à peine l'attention. Je crois qu'on y trouverait dans les bibliothèques des couvents des manuscrits et de vieux livres précieux pour l'histoire des colonies portugaises ainsi que pour les recherches sur l'origine de la religion chrétienne dans l'Inde; je ne pouvais pas malheureusement consacrer quelques semaines à ces études spéciales, et j'étais pressé d'arriver à Bombay, où m'appelait impérieusement le soin de ma santé.

Sur toute la côte sud-ouest de l'Inde, il existe une caste dont les mœurs matrimoniales méritent d'être mentionnées comme une de ces aberrations de l'esprit humain qui déshonorent tant d'institutions de l'Inde. On comprend que je veux parler des Naïrs et de la polyandrie, aussi vivace parmi eux qu'elle a pu l'être autrefois à Ceylan et qu'elle l'est encore dans certaines vallées de l'Himalaya. Il résulte de cet usage extraordinaire que chez ces Indiens le droit d'héritage ne passe pas du chef de la famille aux enfants de sa femme, mais à ceux de ses sœurs.

Bombay (des mots portugais *buon bahia*, bonne baie) est bâti à l'extrémité sud-est de la petite île de même nom qui est située sur la côte du Concan par 18° 56' lat. N. et 70° 37' long. E. Sa rade, une des plus belles et des plus sûres de l'Inde, est fermée par les îles Salsette, Colaba, Carandja, Eléphantia, Butcher, Woody et Cross; l'aspect en est fort pittoresque, et il est peu de ports qu'on puisse lui comparer. A

l'arrière-plan, les montagnes du continent avec leurs sommets découpés se détachent sur l'azur du ciel, tandis qu'à leurs pieds les collines et les îles, chargées durant les moussons d'une verdure luxuriante, forment un tableau des plus ravissants.

L'île de Bombay est resserrée, basse et marécageuse; des chaussées la relient aux îles de Salsette et de Colabba. Elle n'est malheureusement pas salubre, malgré les travaux de drainage et d'endiguement qui ont été faits dans un but fort louable d'assainissement.

La ville se compose de deux parties, la ville vieille ou le fort et la ville neuve. Le fort s'élève à la pointe extrême de l'île sur une langue de terre qui s'avance dans la rade; les murailles construites par les Portugais sont encore debout. Il y a dans son enceinte quelques beaux édifices, mais les rues sont étroites et sales, et la plupart des maisons bâties en bois, sont de pauvre apparence; les étages supérieurs sont établis en encorbellement au-dessus du rez-de-chaussée, de sorte que les pièces du premier étage sont plus grandes que celles du rez-de-chaussée et que les piétons peuvent en beaucoup d'endroits circuler pour ainsi dire à couvert. L'édilité anglo-indienne s'occupe peu de l'entretien des rues: on y est fort incommodé dans la saison sèche par une poussière nauséabonde et durant les pluies par la boue.

Le Town-Hall (hôtel de ville) est le seul édifice qui mérite d'être signalé. C'est un vaste bâtiment, précédé d'un péristyle auquel conduit un escalier immense. Les salles en sont fort belles. Il renferme une bibliothèque riche en ouvrages sur l'Inde; beaucoup de parsis ont fait à cet établissement des donations importantes, non qu'ils soient des littérateurs ou des savants, ce sont de bons, honnêtes et intelligents négociants, rien de plus; mais ils sont pleins de cette vanité que donne la richesse, et si on flatte leur défaut, si on leur promet de consigner leur nom dans les annales de la science ou de leur faire dédicace d'un livre, ils s'empressent de fournir avec une générosité princière aux dépenses de travaux scientifiques, aux frais d'impression de livres spéciaux qui autrement ne fussent jamais sortis du portefeuille des auteurs, faute de moyens pécuniaires. Un musée intéressant est aussi installé dans l'hôtel de ville: il contient une collection de toutes les plantes médicinales indigènes dont se servent les Indous; on y voit aussi les modèles des divers métiers en usage dans le pays.

On peut encore visiter, dans le fort, l'hôtel de la Monnaie, les beaux docks où se construisent et se réparent les navires, et le marché au coton (bâtiments du Grant).

Si la ville de Bombay n'a ni l'aspect de Calcutta ni celui de Madras, elle est certainement plus curieuse à cause de la diversité des races qui se croisent à chaque instant dans les rues, et dont les costumes variés sont un attrait pour le voyageur. A côté des Indous, les fils du sol, et des Anglais, les conquérants, on y re-

marque enveloppé dans son burnous l'Arabe aux cheveux rougis par la chaux, le Persan aux vêtements noirs et au bonnet d'astrakan, les Djâines et les Banyans avec des turbans de forme élevée, les Bhoras et les Khodjas, les Abyssiniens aux traits nubiens, les Arméniens dans leur longue robe, les Juifs, les métis portugais, les Parsis avec leur mitre noire, les Scindes avec leurs bonnets carrés, les Naïrs, etc.

Nous ne dirons rien des Arabes, des Persans et des Abyssiniens qui viennent momentanément à Bombay pour les nécessités du commerce; les mœurs de ces peuples ne pourraient être décrites ici sans nous détourner de notre sujet. Nous nous contenterons de parler des habitants de l'Inde.

Les Parsis ou Guèbres sont originaires du Khorasan; ils se sont expatriés à la suite des persécutions dirigées contre eux par les musulmans conquérants de la Perse. L'histoire de leur émigration a été écrite vers 1599 dans le poème *Kissan-i-Sanjan*, dont on doit la traduction à M. Eastwick. Sanjan est le nom de la ville où s'établirent les Parsis à leur arrivée dans l'Inde; elle est située à vingt-quatre milles au sud de la petite colonie portugaise de Daman.

On trouve des Parsis dans toute l'Asie, depuis Aden jusqu'en Chine, mais c'est la présidence de Bombay qu'ils considèrent comme leur nouvelle patrie; c'est là en effet qu'ils sont en plus grand nombre, là qu'ils ont leurs temples, là qu'est leur dernière demeure. Ils vont au loin chercher fortune, car ils sont industriels et laborieux, mais ils nourrissent toujours l'espoir de retourner dans leur pays adoptif.

Personne n'ignore que l'ancienne religion des Perses a été réformée à une époque que l'histoire ne peut fixer par Zerdusht ou Zardasht, plus généralement connu sous le nom de Zoroastre. Les anciens Perses, selon Hérodote, n'érigaient ni temples ni statues à leurs dieux, et ils leur offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes. Des récits légendaires font naître Zoroastre à Réhé, ville située dans le nord de la Perse. Ses sectateurs aiment à raconter sur son enfance et sa vie des fables qu'il nous semble inutile de rapporter ici; ce qu'il importe de savoir et de constater, c'est que les principes de morale qu'il a prêchés et fait adopter en Perse ont beaucoup contribué à la civilisation de ses concitoyens.

Le Zend-Avesta ou livre sacré des Parsis qu'Anquetil du Perron a traduit en 1771, est attribué à Zoroastre. M. Erskine, dans une lettre écrite à sir John Malcolm sur la religion des Guèbres, exprime l'opinion qu'il est l'œuvre relativement moderne d'un compilateur. Il semble, en effet, probable d'après certains passages où des invocations sont adressées à Zoroastre et à ses descendants, que ses œuvres, s'il en a laissé toutefois, ne nous sont pas parvenues.

Les Parsis reconnaissent l'existence d'un être suprême, éternel, omnipotent, créateur de toutes choses; ils l'adorent et lui adressent leurs prières. Deux principes contraires se disputent la suprématie en ce

monde, Ormuzd, le génie du bien, et Ahriman, l'ange du mal; lequel des deux est appelé à triompher dans la lutte qu'ils ont entreprise contre l'humanité? Les livres sacrés laissent ce point indéci et sans réponse péremptoire.

Les Parsis croient au péché originel, à l'immortalité de l'âme, à la récompense de la vertu et à la punition du vice dans un autre monde. L'adoration de Dieu sous la forme du soleil ou du feu a été recommandée par l'illustre Zoroastre à ses sectateurs: « C'est par le soleil que tout vit; la terre lui doit sa fécondité, l'être animé son existence, la plante sa végétation; et non-seulement il donne à tous le mouvement, mais il leur permet encore de se mettre en rapport les uns avec les autres; son influence n'est pas moins ancienne que le monde. »

Un des traits caractéristiques de la grande famille Parsi, c'est son attachement sans bornes pour ses usages primitifs. On peut dire que depuis plus de vingt siècles les Parsis ont repoussé toutes les innovations qui auraient porté atteinte à leur foi ou à leurs anciennes mœurs. On ne devrait donc pas s'attendre à trouver des sectes chez un peuple aussi scrupuleux; il y en a cependant deux: les Shahanshahis ou Rasmis et les Kadimis. Un prêtre d'une haute sagesse et d'une grande érudition, Jamasp, venu de Perse au commencement du dix-septième siècle, trouva à son arrivée une différence d'un mois entre l'année des Parsis de l'Inde et celle des Parsis de la Perse. La question fut très-controversée, et M. Eastwick reçut l'offre d'une somme considérable pour traduire certains passages du livre de Hyde (*de Religione Persarum*) qui avaient trait au débat. Quelques-uns des Parsis conservèrent l'ancienne supputation et la liturgie suivie depuis leur arrivée dans l'Inde; ce sont les Shahanshahis ou Rasmis. Les Kadimis, au contraire, ont adopté la réforme de Jamasp.

L'ère parsie actuelle date de l'époque où monta sur le trône Yazdijird, le dernier des rois de la dynastie Sassanide, détrôné en 640 par le khalife Omar; l'année 1862-63 pendant laquelle j'étais à Bombay était pour eux l'année 1230. Leur année comprend douze mois de trente jours chacun, à la fin desquels ils ajoutent cinq jours; tous les cent vingt ans ils intercalent un mois supplémentaire.

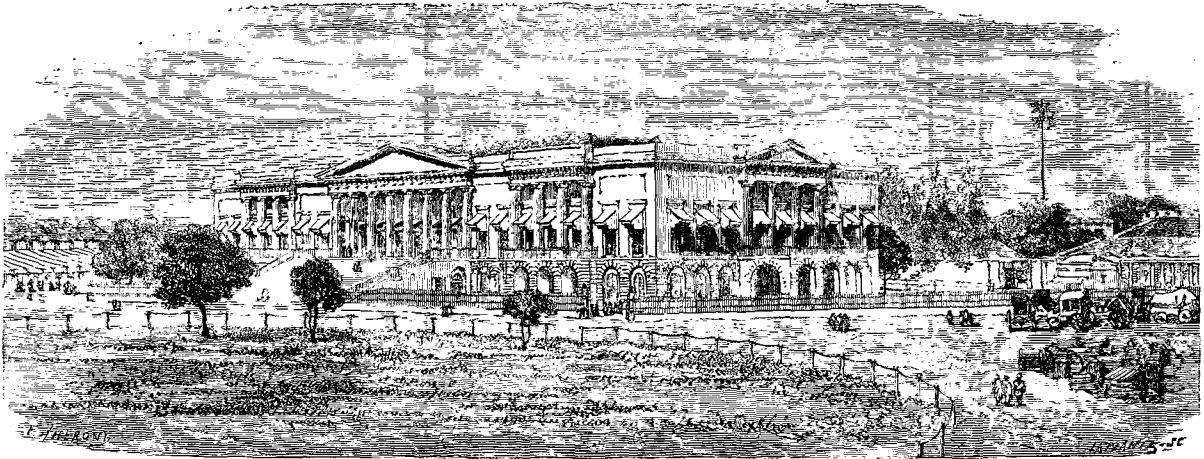
Dans toutes les villes où habitent des Parsis, on les voit dès l'aube du jour se diriger vers la campagne, et s'agenouiller au lever du soleil pour adorer et prier le dieu créateur de l'astre de vie. C'est un bel et émouvant spectacle que celui offert par des milliers de Guèbres se rassemblant, matin et soir, sur l'esplanade attenante au fort de Bombay, et leur front courbé vers la terre, unissant d'un commun accord leurs vœux et leurs actions de grâces. Les hommes seuls font leurs dévotions en plein air.

Il y a sur la côte nord du Concan beaucoup de temples Parsis; les feux qu'on y entretient nuit et jour sont de deux sortes: l'un, le Behram, qui a été allumé

aux feux bitumineux naturels des bords de la mer Caspienne, n'a, dit-on, jamais été éteint. Précieusement déposé sur une grille d'argent, il est alimenté avec du bois de sandal. L'autre, l'Adaran, est en moins grande vénération. On ne compte, d'après M. Erskine, que trois temples du feu Behram, l'un à Udipour, petite ville située près de Daman, l'autre à

Nausary, le troisième à Bombay; les temples de l'Adaran sont nombreux sur toute la côte.

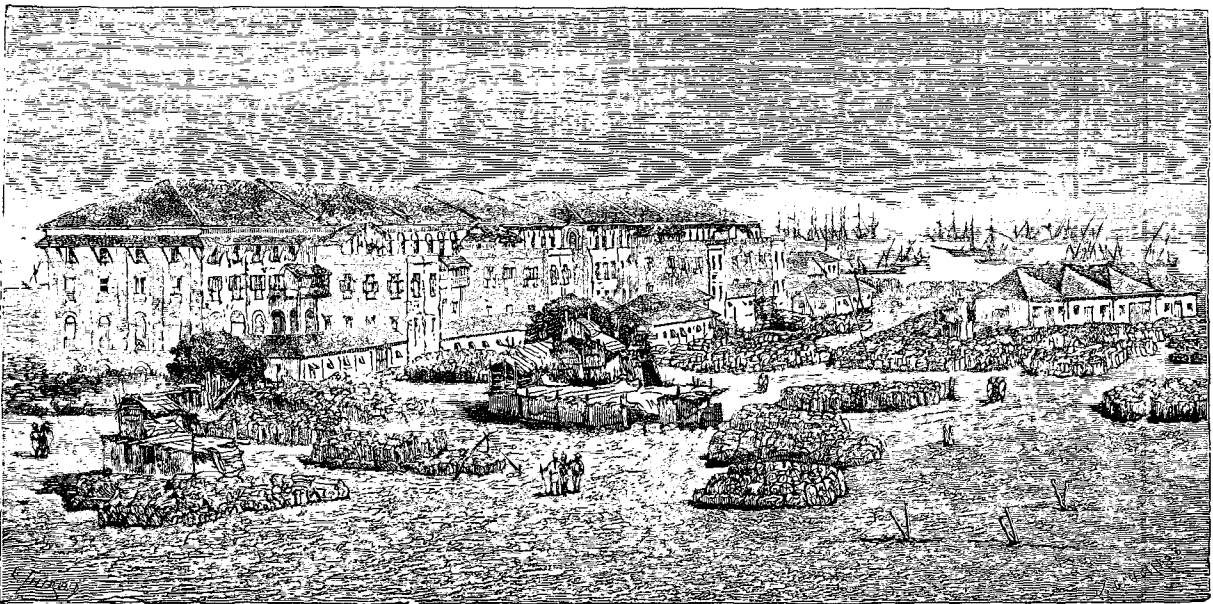
Selon le comput des Kadimis, les fêtes des Parsis sont les suivantes : 1° le Nauroz ou jour de la nouvelle année qui tombe le premier du mois de Farouardine; cette journée est consacrée à honorer la mémoire du roi sassanide Yazdijird, à prier dans les temples et



Hôtel de ville de Bombay. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

à rendre des visites à ses parents et à ses amis; 2° la fête de l'ange tutélaire du même mois de Farouardine qui a lieu le 19; 3° l'Ardibihist ou fête de l'ange chargé des clefs du paradis (le 3 du second mois de

l'année; cette époque est réputée propice pour faire la guerre); 4° le Khourdad-Sal ou jour anniversaire de la naissance de Zoroastre (le 1^{er} du mois de Kourdal, le troisième de l'année); 5° le Nauroz-i-Jamshid ou carna-

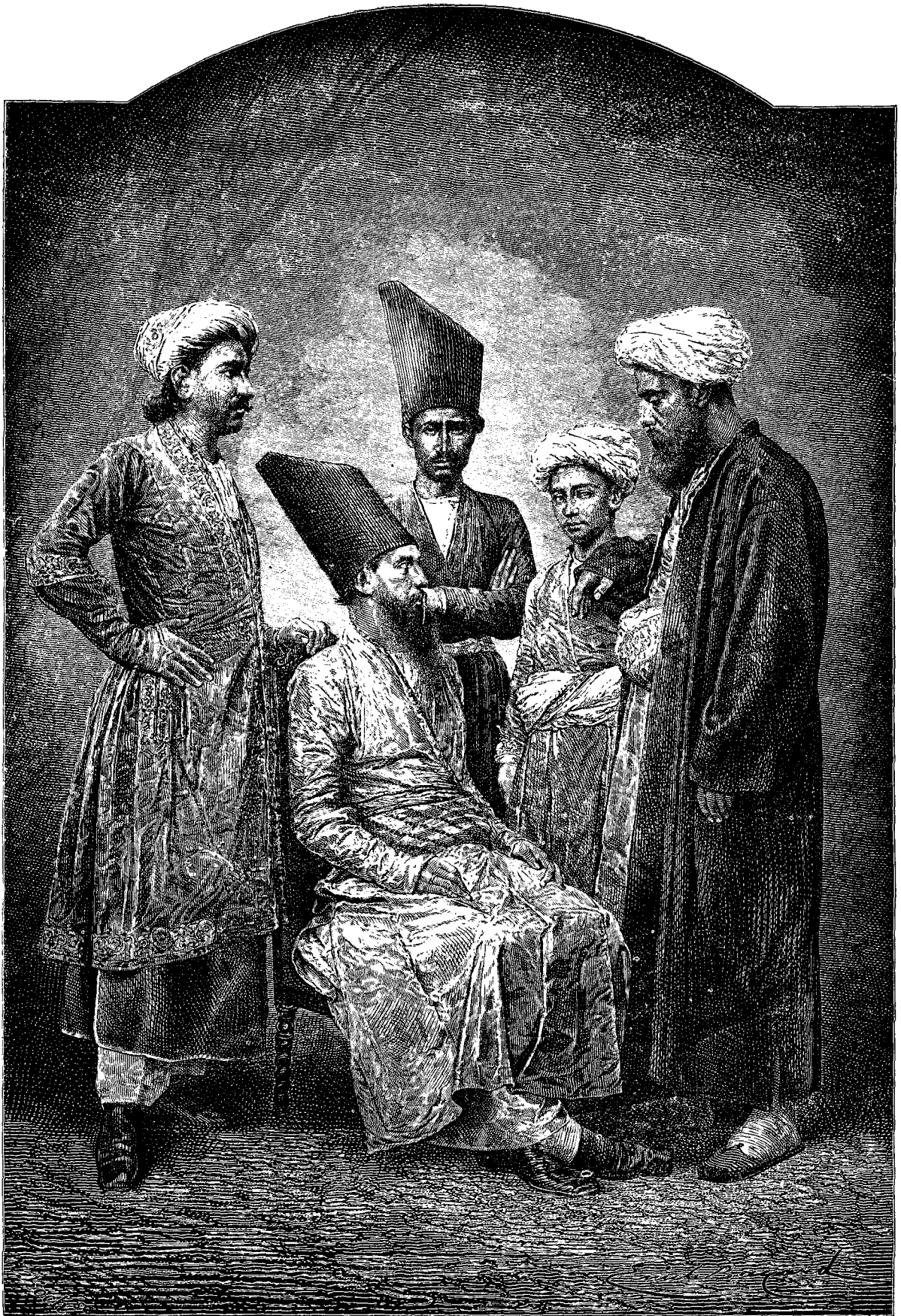


Les bâtiments du Grant, à Bombay. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

val Parsi qui est accompagné de toutes sortes de divertissements; on le célèbre dans le mois de Mihr (février-mars), à l'époque de l'équinoxe; 6° la fête des morts à la fin de chaque année; à cette occasion, c'est devant une pile de vases de métal remplis d'eau que les Grèbres font leurs prières; l'eau est pour eux le symbole des âmes pures qui sont au ciel. Il est du reste fort

difficile de persuader aux Parsis de donner des renseignements sur leur religion et leurs mœurs; tout ce qu'on en sait est encore fort incomplet.

Le costume des Parsis ne diffère guère de celui des Indous que par la coiffure en forme de mitre: ils portent la robe et le pantalon blancs, auxquels ils joignent souvent dans les cérémonies un châle de prix,



Parsis de Bombay. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandier.

mais leur coiffure pyramidale en toile cirée noire, semée de petits dessins jaunâtres, les distingue à première vue de toutes les autres sectes; dans l'intérieur de leurs demeures, ils remplacent cet appendice incommode par une calotte en soie à dessins rouges et jaunes également caractéristiques. Les prêtres ont une mitre blanche. Il n'est pas besoin, du reste, d'avoir vu beaucoup de Parsis pour reconnaître leur type, lors même qu'ils n'auraient aucun vêtement particulier. Leur teint plus clair que celui des Indous et autres peuples tropicaux, leur front fuyant qui donne à leur figure quelque ressemblance avec la tête d'un oiseau, leurs yeux vifs et intelligents, leur démarche calme, leurs favoris rasés au milieu même de la joue, bien d'autres détails encore indiquent leur origine et empêchent de les confondre avec les autres nations. De l'habitude de se marier entre eux, est résulté cet air de famille qu'on ne retrouverait nulle part à un semblable degré : ceci prouve d'une manière irréfutable que l'hérédité est une des lois de la nature qui est le moins soumise aux exceptions; si en Europe la ressemblance d'enfant à parents est rare et n'est du reste jamais complète, il faut l'attribuer au mélange de sang qui existe dans toutes les familles.

Les femmes parsies portent le petit corsage et le sari des femmes indoues avec les pantalons des musulmanes. Elles se drapent gracieusement avec le sari dont elles se couvrent la tête. Leurs cheveux sont soigneusement relevés sous une coiffe de toile blanche : ce qui donne à leur physionomie déjà fort douce l'air placide et résigné des nonnes européennes.

Dès l'âge de sept ans, les enfants des deux sexes revêtissent le Sadra ou surplis sacré, qui représente la cotte de mailles que les Guèbres portaient avant leur arrivée dans l'Inde pour se préserver des attaques d'Ahriman, l'esprit du mal.

Rien de plus patriarcal qu'une famille de Parsis; le père à la figure grave, la mère au regard placide, les enfants à l'air mutin et éveillé offrent un de ces tableaux dont le regard ne peut se lasser. J'aimais à voir prendre leurs ébats joyeux aux jeunes garçons, revêtus de leurs beaux habits d'étoffe de soie brochée d'or ou d'argent.

J'avais lu dans Hérodote que les anciens Perses exposaient les corps de leurs parents décédés à la voracité des oiseaux de proie. Ce ne fut pas sans une surprise extrême que j'appris que cette antique coutume s'était conservée à travers les âges et qu'elle existait encore au dix-neuvième siècle parmi les Parsis. Il y a en effet à Malabar-Hill, près de l'un des faubourgs de Bombay, deux dakhmas ou tours du silence entourées d'une enceinte de pierre; c'est là que sont abandonnés aux vautours les cadavres des Parsis. Ces tours sont rondes et à ciel ouvert¹. Comme les Guèbres seuls peuvent pénétrer dans la demeure des morts, lady Falkland, femme d'un ancien gouverneur de la province

de Bombay, se fit apporter un modèle de ces dakhmas; elle raconte, dans le livre curieux où elle a publié ses impressions¹, que ces tours ont trois étages dallés qui sont tous inclinés vers une ouverture centrale où on jette les ossements des squelettes. Au premier étage, on expose le corps des hommes, au second celui des femmes, et au troisième celui des enfants. Il paraît que dans les villes où la population parsie est peu nombreuse, il n'y a qu'une simple plate-forme séparée en trois compartiments par des murs. Bienheureux, disent les Parsis, celui dont les vautours attaquent d'abord l'œil! son âme est au ciel. Aussi est-il d'usage que les parents du défunt assistent au début du repas funèbre de ces hideux oiseaux. Auprès des dakhmas on voit toujours des nuées de percnoptères à la tête chauve, au bec long et grêle, aux narines toujours souillées d'une liqueur fétide; ils attendent l'arrivée des convois parsis. Ces oiseaux, si communs dans toutes les parties chaudes de l'ancien continent, sont respectés avec raison à cause des services qu'ils rendent en purifiant le pays des cadavres et des immondices.

Pourquoi les Parsis abandonnent-ils leurs morts en pâture aux oiseaux de proie? Les enterrer, c'est à leur avis souiller la terre, notre *alma parens*; les brûler, c'est souiller le feu, l'élément le plus pur, le symbole de Dieu éternel et miséricordieux.

Les Parsis introduisent toujours un chien dans la chambre des agonisants; cet animal écarte les esprits malins qui cherchent à s'emparer de l'âme des mourants. Quand un Guèbre est mort, on le revêt d'une robe blanche et on le porte dans une bière de fer à la tour du silence. Des vivres sont déposés auprès du corps pour les quelques jours que l'âme rôde autour de son enveloppe charnelle dans l'espérance d'y rentrer. Les Parsis ne vont jamais à leurs cimetières si ce n'est pour accompagner les dépouilles mortelles de leurs parents ou amis.

De tous les habitants de l'Inde, les Parsis sont les plus industrieux et les plus recommandables par leurs mœurs. Il n'est pas un seul d'entre eux qui se livre à la mendicité, il n'est pas une seule de leurs femmes ou de leurs filles qui demande le moyen de vivre au déshonneur; tous travaillent et gagnent leur vie à la sueur de leur front. Un de leurs coreligionnaires tombe-t-il dans l'indigence, aussitôt il reçoit des secours qui lui permettent d'entreprendre un petit commerce dont le gain le fait vivre; les uns tiennent boutique ou sont courtiers, d'autres sont domestiques ou employés de bureau, beaucoup dirigent des hôtels, et il n'est pas de petit village, de station de chemin de fer où l'on ne trouve un Parsi vendant des comestibles et des spiritueux. Les plus riches négociants de la présidence de Bombay et même de l'Inde entière appartiennent à la communauté parsie; en 1863, j'ai connu plusieurs d'entre eux qui, dans l'année précédente, avaient chacun amassé des millions en spéculant sur les cotons. Aussi

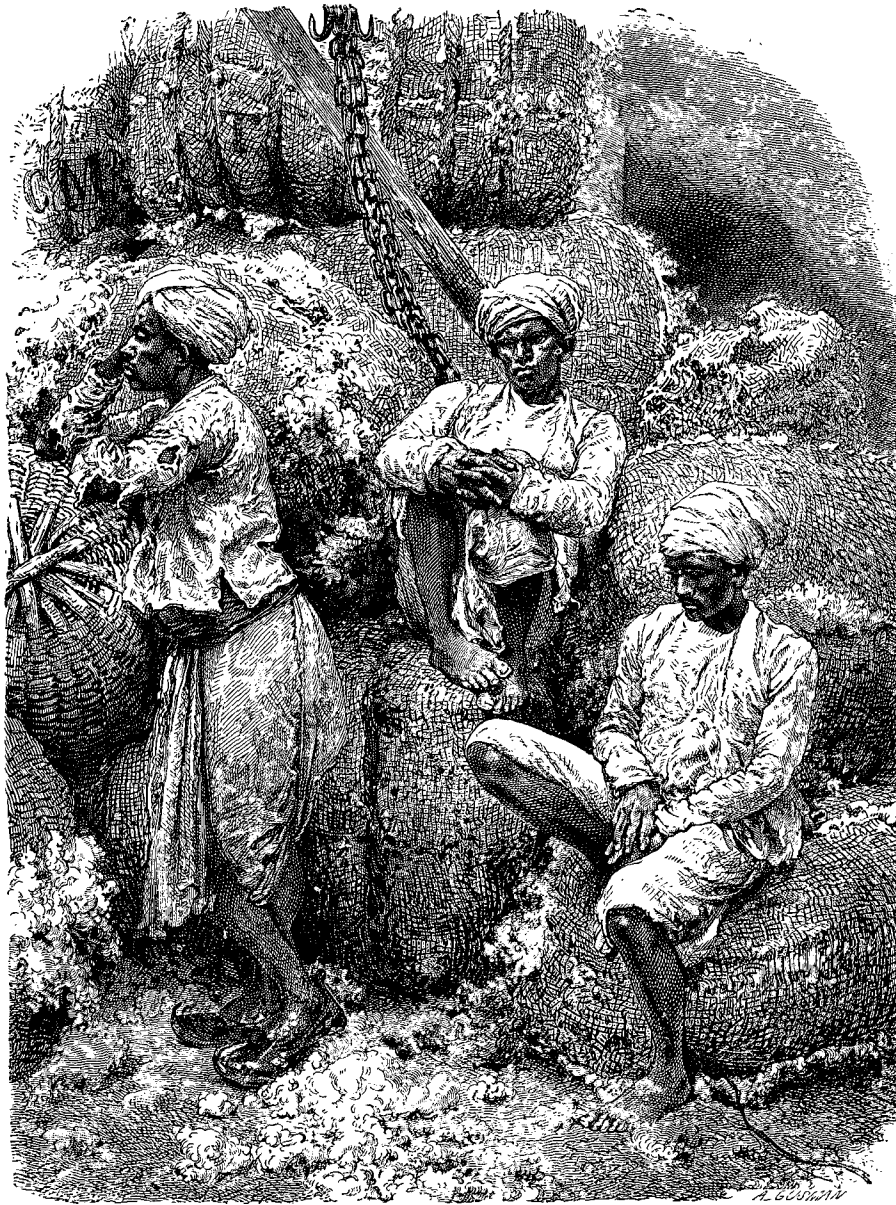
1. Voy. *Tour du Monde*, t. VII, 1866, p. 229.

1. *Chow-Chow*, par lady Falkland. Londres, 1858.

beaucoup déploient un luxe européen; ils aiment à se promener le soir sur l'Esplanade dans de belles voitures toutes surchargées d'ornements de métal. Il en est même un qui sort tous les jours dans une calèche attelée de quatre beaux pur-sang conduits par un cocher anglais; c'est sir Jamsetjee Jejeebhoy, le fils du seul natif de l'Inde auquel le gouvernement anglais ait décerné le titre nobiliaire de baronnet; il a employé sa

fortune colossale à des œuvres de bienfaisance qui ont rendu sa mémoire chère à ses compatriotes et aux Européens. Entre les fondations utiles dues à sa munificence princière, il faut citer celle d'un hôpital auquel par reconnaissance on a donné son nom.

J'ai suivi avec le plus vif intérêt les visites des médecins et chirurgiens anglais attachés à cet établissement philanthropique, et sans les faces noires des ma-



Marché au coton : Ouvriers. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

lades qui ressortaient sur la blancheur des draps, j'eusse pu me croire en Europe. Les salles des hommes et les salles des femmes sont séparées; tout est tenu avec une grande propreté, et la ventilation est excellente. On assiste souvent dans cet hôpital à des opérations intéressantes pour la science que nos chirurgiens d'Europe n'étudieraient pas sans fruit. Un fait mérite d'être signalé. C'est la résignation et la patience que les Indous opposent aux souffrances les

plus aiguës. On ne peut dire qu'ils soient insensibles à la douleur, mais il est certain qu'ils la ressentent moins que les peuples d'Europe. La sensibilité de l'homme dépend de son système nerveux; si l'endurcissement du corps à la souffrance provient un peu de l'habitude, il est impossible de nier qu'il ne soit principalement dû au peu de développement des fibres nerveuses impressionnables. Le mode de vie et l'éducation sédentaire des peuples civilisés du Nord ont une

influence incontestable sur les nerfs comme sur les muscles, et cette impressionnabilité que nos pères nous transmettent par hérédité s'augmente encore pour chaque individu par son mode particulier d'existence. J'ai toujours remarqué que les petites souffrances nous paraissent plus intolérables que les grandes aux peuples orientaux doués d'une sensibilité nerveuse relativement faible.

A l'hôpital Jamsetjee est annexée une école de médecine qui porte le nom de sir Robert Grant, un des

anciens gouverneurs de Bombay. Un musée d'anatomie commençait à se former lors de ma visite à ce bel établissement, et contenait déjà des pièces curieuses.

Il me faut encore citer le collège Elphinstone, dont le nom consacre la mémoire d'un gouverneur qui fit beaucoup pour élever le niveau de l'instruction parmi les indigènes ; plusieurs centaines d'entre eux y reçoivent une éducation européenne, sous la direction d'excellents professeurs anglais, et l'on peut y voir de jeunes Brahmanes et de jeunes Parsis discuter sur Sha-



Marché au coton : Marchands. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

kespeare et Milton, ou traiter de questions scientifiques toutes modernes.

Bref, l'éducation a fait dans la présidence de Bombay les progrès les plus remarquables depuis une quarantaine d'années.

Outre l'école de médecine, le collège dont nous venons de parler, et un autre situé à Pounah, où les élèves reçoivent une éducation supérieure, il y a plusieurs milliers d'écoles, les unes sous la direction de l'évêque anglican, comme l'orphelinat de Byculla

qui est établi sur le modèle de ceux d'Europe, d'autres en grand nombre aux frais de la *Society of native Education*, d'autres enfin spécialement destinées à certaines castes et subventionnées par de riches indigènes.

Entre tous ces établissements, les écoles parsies méritent une mention particulière.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)